

La musique du désir

par Gérard JOULIÉ, Lausanne

A veugle à la nuit, Philippe Sollers n'a d'yeux que pour le soleil et les corps. Aucune nuit romantique de l'âme chez lui, car il pense, comme les scolastiques, que le mal n'est qu'une absence d'être et que cette absence se traduit justement par la nostalgie et la délectation morose qu'ont énormément et à plaisir cultivées les romantiques. Être ou ne pas être, Philippe Sollers affirme l'être. Sa guerre est donc la guerre du goût, elle vise le cafard que le monde moderne semble avoir élu pour son dieu. C'est ce que montre éminemment son *Mystérieux Mozart*.¹

Une caste avait pu se baser sur la richesse, le raffinement, l'inégalité et l'injustice des conditions pour tenter et mener à bien la seule grande entreprise laïque formée pour isoler le cœur humain de tous ses faux semblants. Seule elle avait pu atteindre cette vérité de vie qui remplace chez les athées la vérité de mort chez les croyants. Il ne reste plus de trace dans sa façon d'agir de superstition ou d'inspiration non-humaine, et la dignité humaine n'y perd rien, car elle voit à son exacte taille cet homme que l'homme, au contraire des animaux, voit toujours plus petit qu'il n'est réellement. Il n'en reste plus trace dans son langage. Un être humain arrive enfin à dire tout ce qu'il pense, sans emphase ni préciosité. Pas un mot dans tout son vocabulaire qui ne distingue aussi nettement l'humain et son objet.

Moment divin dans l'histoire : l'homme s'arrête, non pour penser, comme Descartes dans son poêle, Montaigne dans sa bibliothèque ou Pascal devant sa tête de mort, mais pour causer dans un salon, un jardin, ou correspondre avec ses pairs, ses amis, ses maîtresses. Moment sociable entre tous dans l'histoire et qui plus jamais ne reviendra.

Au XVII^e siècle, âge de mérite, de grandeur et de vertu, âge de Saint-Simon et de Bossuet, a succédé le XVIII^e siècle, âge de plaisirs et de conversations. L'honnête homme cède le pas à l'homme de qualité. Alceste, allez pester ailleurs ! Une liberté qui ne laisse pas de trace, une vérité qui ne laisse pas de preuve, quel comble et quel chef-d'œuvre de liberté et de vérité !

C'est le temps du clavecin, son pastel, son escrime. Romanesque. Le piano installera plus tard avec Beethoven le drame romantique dans la salle de concert. Demain le prophète magnétisera les peuples et les foules. Ici pas de foule. Une société choisie, des gens de qualité. La foule n'existe pas encore. Demain elle s'attroupera aux grilles du château. Pas de discours, discours enflés et enflammés, pas de tribunes ni de tribuns, ni d'oratoire ni d'orateur. C'est la conversation. A l'état pur.

Dans les *Noces de Figaro*, *Così fan tutte*, *Don Giovanni*, Mozart met en scène cette société, et pas une autre. Vienne ? Non, Paris. Un groupe d'hommes et de femmes

sans peur et qui ont dompté les terreurs, les superstitions, les préjugées et les sentiments petits et grands, non pour soi mais pour les autres - comble de sociabilité -, ne s'appuyant ni sur l'âme ni sur Dieu, ni sur l'amour ni sur la vertu, voltigeurs sans filet au-dessus de l'abîme, nobles dans leur cynisme et probes dans leur corruption, se donne en spectacle à lui-même.

Le sentiment viendra demain avec Jean-Jacques dans une impudeur auprès de laquelle la licence n'était que de la réserve. Un déluge de mots et un déluge de larmes annonceront un déluge de sang. Et toutes les petites femmes nues de Fragonard et de Boucher, déchaînées en méandres, abandonneront des sceptres plus précis et plus tendres pour brandir des torches, des spectres et des serpents. Demain se tordront dans leur mort des guirlandes célèbres. Mais nous n'en sommes pas encore là.

L'option de la joie

Dans *Les Noces*, *Così*, *Don Juan*, Mozart a choisi non seulement des oisifs, seuls personnages de tragédie depuis que sont à la retraite les héros et les rois, mais des séducteurs qui ont mis le désintéressement même de l'amour à la base de leur séduction.

Le rideau se lève. C'est un jupon de femme. Embarquons-nous pour Cythère. Passons sur la rive élyséenne, voulez-vous ? Vous avez peur ? Vous craignez la joie ? N'allez pas plus loin. Ne reculez pas. Adieu tristesse. Le paradis est là, la minute heureuse. C'est Chérubin hors d'haleine qui embrasse les genoux de la comtesse. Suzanne et Zerline cèdent sans céder. *Vorrei e non vorrei*. Etre ou n'être pas. Le désir et la musique de Mozart disait : «Etre». Don Juan invite à sa table le Commandeur, le comte serre la taille de Suzanne. Figaro râle et grogne. Voici justement les fameuses Ménades, Donna Elvire et Donna Anna. Elles incarnent la Morale,

la vertu qui tue, et veulent la mise à mort du libertin. Je vous le disais, la Terreur approche, les lumières de la fête s'éteignent. La joie faisait trop peur. On regarde le petit jour, dégrisés. L'ordre est rétabli. Demain le peuple et la vertu règneront. Robespierre y veillera. Le songe a fini dans la nuit d'été. La vie n'était qu'un songe.

Mauriac s'est trompé. Il avait identifié le Commandeur à Dieu. Et si c'était le diable ? Le diable qui refuse de jouir. Et si Dieu était du côté de Don Juan ? C'est le pari de Philippe Sollers. Et à bien entendre la musique de Mozart, cela semble l'évidence.

Même si l'amour au XVII^e siècle est un jeu de société, Don Juan est un homme seul. Libre et nu, donc seul et traqué. Un homme libre, c'est le contraire d'un homme libéré. Et apparemment les hommes ne sont pas ses frères. Son innocence est royale, sa liberté souveraine, sa culpabilité absolue. Son hymne au vin, à l'amour et aux femmes, ce n'est pas tout à fait l'hymne à la joie de Schiller qui emportera les foules dans le tourbillon révolutionnaire. Ici on danse une autre danse.

Aveugle à l'invisible, sourd à tous les silences, Don Juan semble n'être qu'un odorat. La vie ne serait-elle qu'un parfum, une odeur ? La vie serait-elle femme ? Traduire ce sens olfactif, c'est tout l'art de Mozart, ce masculin singulier.

Pollen de fête

Le bonheur est une idée nouvelle en Europe, clamait quelque jeune écervelé sur une quelconque tribune. Le prince de Ligne sourit et ferme les yeux. Sa tête bruit d'une certaine musique. Les romantiques, eux, tourneront le dos à la danse et au plaisir pour faire la part belle à «l'âme» et à la passion. Ils lui reconnaîtront même des droits... Une chape de sérieux et de plomb recouvrira le monde. Formidablement à l'aise, Don Juan n'a rien à faire dans la vie

que manger, se mettre à table et au lit (toujours en bonne compagnie), et tout le jour il va se promener dans une nature de convention, multiple et musicale. Le piano noir n'a pas envahi les salles anonymes et nocturnes, tout est fait pour dix ou vingt personnes qui se trient, se choisissent, se mêlent, s'accordent, se dispersent, s'oublient. Personne ne pèse, car personne ne reste en place. Don Juan moins que tout autre.

La fluidité est parfaite. Il y a des clairières pour tous, l'univers est fait d'embarquements et d'enlèvements, de buissons, de fourrés, de bosquets. La perspective n'est là que pour nous faire sentir la magie du lieu. Les tissus des vêtements et des robes sont faits pour être froissés, on ne les retient pas. L'amour est dans les instants que la mémoire retient effarée, oppressée, haletante, incrédule, moments suspendus qu'elle célèbre à elle-même. C'était tel jour, à tel endroit, avec celui-ci ou celle-là, il faisait beau, il fera toujours beau, la surprise fut divine.

Presque rien, pollen de fête. Le moment soyeux où une femme croit avoir trouvé son partenaire sorti du songe d'une nuit d'été. Don Juan a oublié son catalogue, son valet s'empresse de le ramasser. Non vraiment, rien de bravade, un aide-mémoire tout au plus.

Complicité et luttes

Don Juan ne se pose nulle part. On ne peut le retenir. C'est un oiseau, enchanteur, comme la musique de Mozart. Don Juan mange toutes les bonnes nourritures que le Bon Dieu lui sert à table. Les jeunes, les vieilles, les belles, les laides. Il n'est pas difficile, il ne fait pas la fine bouche. C'est avant tout un chasseur et un mangeur. La chasse lui ouvre l'appétit qui jamais ne se referme. C'est un non chrétien. Nulle tristesse, nulle mélancolie en lui qui sont péchés contre le Saint-Esprit.

Et *Così* (que nous pourrions aussi bien intitulé *l'Ecole des amants*) qu'est-ce que c'est sinon le renversement des rapports amoureux ? Je veux dire que Mozart (et à travers lui son génial librettiste, Da Ponte) situe la vraie lutte entre l'homme et la femme, non dans la résistance, mais dans la complicité. Il montre, et c'est en quoi il est subversif, que le combat ne se livre qu'à partir du moment où la femme est facile et consentante et que la vertu de la femme est un accord tacite avec le vice de l'homme.

Le combat commence au moment où chaque sexe se met à regarder l'autre comme son complice et où, en se donnant, la femme a moins le sentiment de se donner soi-même, cadeau alors douteux et fragile, que d'être sa propre entremetteuse, et où l'homme songe, devant la femme qui lui plaît, moins à la séduire qu'à suborner justement cette entremetteuse par laquelle ses gestes sont commandés. Où la femme a moins honte d'être conquise, non par la violence physique que par la parole, et où l'homme, en lui faisant sentir que c'est moins elle qu'elle prostitue que son sexe tout entier, lui impose, pour le genre féminin en général, cette humiliation qu'à d'autres époques elle n'éprouve qu'en particulier. C'est par cet oubli, ou cette négligence, de la légende de la résistance féminine que l'opéra de Mozart est si compromettant pour le sexe féminin et pour l'humanité toute entière.

Divin Mozart, a-t-on dit. Cet adjectif le décline et le fausse. Car la musique de Mozart est la plus humaine, la plus charnellement humaine qui ait jamais été écrite. C'est la musique du désir et de la libido. *Ite missa est*. Philippe Sollers continue sa guerre du goût. Prenez et lisez.

Gérard Joulé

¹ Plon, Paris 2001.